

ayant toujours été là bien sûr, la marque de la mère sur le fils. La mère qui coupe ? C'est la mère qui scie, la mère/scie. La mère circoncis — et j'en viens à me demander : (tous) les hommes sont à la merci ? Peut-être. En tout cas, la scène mère-fils dit une bonne part de ce qui à mes yeux occupe la scène de gauche (de qui est à ma gauche aujourd'hui), de la différence sexuelle. Cette scène complexe, nous en connaissons des variantes, la haine du fils pour la mère, et puis, inversement, l'alliance, l'anneau mère-fils, et pour lui, toi, quelque chose d'infiniment noué, tissé, et tout à fait bouleversant, qui est de l'ordre de l'amour (j'avais aussi l'intention de parler d'amour aujourd'hui), qui ne se réduit pas simplement à dire mère et fils, mais à un ensemble de situations déterminantes, passionnantes, situations de passions, c'est-à-dire de souffrance, de séparation des inséparables, d'oubli de l'inoubliable, à commencer par celle-ci : sa mère ne le lit pas. C'est lui qui nous le confie, ou simplement nous le dit (celui que sa mère ne lit pas).

Pour en revenir à cette histoire de circoncision, je m'y intéresse dans la mesure où je ne suis pas circoncis, mais je sais bien qu'il est capable de me dire que je le suis peut-être, j'aperçois là une source infinie de méditation, de recherche, de douleur, aussi de joie. Et si nous étions tous un peu signés sans le savoir consciemment ? et tous tendus entre plaie et plaisir ? Un peu ouverts par — l'autre — Passant par la question de la perte et du deuil qui laboure une si grande place dans les textes de Jacques, passant par la question de comment faire pour perdre ce qu'on a déjà perdu, pour avoir la chance de perdre ce qu'on

a déjà perdu, pour avoir (toujours) à perdre (autrement dit, pour avoir de l'avoir, puisque l'avoir est à perdre, l'avoir est gros de perdre). Parce que, dans cette scène de *déprépucelage* (je m'approche, vous le remarquerez, de la puce), on pourrait dire, affirmer, que le circoncis (est) (gagne à être) incirconcisable. Mais sachant que je suis en territoire derridien, à partir du moment où j'ai dit cela, je m'attends à pouvoir bientôt dire, une fois parcouru le tour de l'alliance, le contraire. Mais quand même il est circoncis. Je peux me tenir à cette réalité dans la chair.

Le circoncis est explicitement différent. Donc « se sent différent ». Différent d'avant. Et des « autres ». Peut-être n'est-il pas différent si tous les hommes sont « circoncis », mais quand même ça commence comme ça : en tant que différent. Et je suppose, puisque j'ai un frère circoncis, qu'effectivement on/il/tu se sent différent, il se sent, tu te sens différent de. Mais différent *malgré* lui. Ou sans gré.

Et nous ? Une femme se sent *comme différente*. Quand on parle de différence sexuelle en société, c'est-à-dire en guerre, la personne qui porte la différence comme un fardeau, comme une question, très souvent c'est la femme. Une femme entre *en scène* comme ayant cette différence étrange qu'elle ne peut décrire que dans cet espace différentiel où elle va rencontrer toi. Où commence le sentir la différence ? Où commence notre sentir la différence ?

Le circoncis l'aura donc été d'abord malgré lui. Ce malgré fait partie de la tension (de ce texte) qui s'appelle *Circonfession*. Circoncis différent. Sans qu'on lui ait demandé son avis. Sans qu'il y puisse rien. Sans que tu y puisses rien. D'abord. Avant lui.

En tant que circoncis, il est le sujet d'un livre, la Bible. C'est par un coup de ce Livre qu'il commence à appartenir à cet univers riche et compliqué des circoncis et des non-circoncis. Voilà : *c'est écrit*. Circoncis par coup de livre. Retranché. Dans le corps même est taillée la limite entre moi et l'autre. Ce qui fait la différence, c'est-à-dire l'entaille d'union, est ciselé dans la chair même de ce moi. L'autre mord sur le moi, c'est écrit. Ou bien c'est le moi qui (se) mord. Désormais il y aura l'autre lisible dans ce corps (mais l'autre qui ?).

Et nous (femmes), est-ce que c'est écrit ? Qu'est-ce que je pourrais trouver comme équivalent ? Quel coup ? Rien à mon avis d'aussi antique, aucun acte aussi ancien dans notre existence, rien d'aussi antécédent. La différence-femme est localisée, logée, cachée même souvent à nous-même, dans le corps, et je crois que *ce n'est pas écrit*, pas au couteau, pas au style, pas aux dents. C'est du mystère chair sans tragédie. Et s'il y a trace, et s'il y a scène, ce n'est pas avant, c'est plus tard, c'est demain, c'est « quand je serai grande », c'est à imaginer. Il y a du récit oral, ça commence par l'histoire qu'on nous raconte, par exemple l'annonce des règles. Ce que je trouverais d'une mémoire du corps, très différente évidemment de la « mémoire » impossible de la circoncision, se situerait là, dans l'avertissement, un mystère de l'ordre de la chair. Nous investissons dans le rite promis du propre corps. Il va s'agir là aussi de perdre du sang, mais demain, et la perte de ce sang est vécue comme un gain. Comme une noce avec soi-même.

La circoncision reste 1° *ce que, toi, tu n'as pas « vu »*,

que tu n'as pas « vécu », ce que l'on t'a donné et que tu n'as pas pu, toi, recevoir, ce que tu as seulement, avant d'être toi, éprouvé, senti, avant d'être Derrida ou J. D. ; ou Elie, puisque à la fin tu apprends et tu nous apprends aussi que, non seulement tu es ce grand nombre de signes, de dénominations, mais encore aussi celui-là, *Elie*, un nom juif, donné à l'occasion de ce qui te fut pris, qui est à toi et qui n'est pas toi, ou du moins qui est le tien et qui n'est pas, lui, Elie, par contre, inscrit (on ne peut le voir nulle part) et qui en plus te donne cette chance extraordinaire de te donner en français deux « e », deux marques du féminin à ajouter à la dot de signifiants qui est la tienne, Elie, et lie, et lit, l, i, elle y... Quelle veine tu as ! Commencer par el elle aile... (en secret).

Cette circoncision reste 2° *ce qui t'échappe* comme elle échappe à tout circoncis qui pense la circoncision. La circoncision est ton trésor, ta source fantôme. Je médite sur l'étrangeté de cette absence, de ce morceau absent, de ce moins qui est un plus, de cet en-moins — de cette fertile ci-catrice —, de ce prépuce envolé comme une puce et irrattrapable. Morceau, scène de don et de vol, moment à deux sens.

Et cela s'accompagne de la question : *qui m'a fait ça ?*, qui vient scander tant de thèmes de *Circonfession*. « Qui m'a fait ça ? » est à la source du thème de l'aveuglement, je ne vois pas qui m'a fait ça, je ne me vois pas, ne me suis pas vu circoncire. Quelqu'un m'a fait ça *avant* la vue, quand je n'étais pas encore le survoyant que par suite je suis devenu.

La scène de la circoncision est également la source

ceux qui se disent juifs, dans la vingt-quatrième période de sa *Circonfession* : « Je suis la fin du judaïsme », citant lui-même un de ses carnets de notes de 1981. Énoncé provocant et vrai : oui, il est la fin du judaïsme, dans cette vingt-quatrième période c'est totalement convaincant. (N.B. : ce texte, composé de cinquante-neuf périodes, a donc lui aussi des règles, « periods ». Chacun de ses cycles marqué d'un saignement étant réglé organiquement selon un rythme de corps Macintosh.)

Il est dit de très belles choses dans *Circonfession* sur le Juif circoncis qui est nu, plus nu. Voici un fragment d'un carnet daté de 1981. (C'est que ce texte se circonfesse à plusieurs temps, se greffe, s'écoute, à plusieurs voix, va s'avouant et se désavouant en plusieurs langues à la fois. Se dénude toujours dans la langue à côté. Pelures et dépouille. Le livre pèle. Et saigne.)

« Le Juif circoncis plus nu peut-être donc plus pudique sous le surcroît des vêtements, plus propre plus sale, là où le prépuce ne recouvre plus se protège davantage d'être plus exposé par l'intériorité, le pseudonyme, l'ironie, l'hypocrisie, le détour et le dérelais d'où mon thème : prépuce et vérité. La question de savoir par qui par quoi la violence de la circoncision fut imposée, si c'est une blessure traumatique et s'il y en a d'autres, symboliques ou pas, là où le débat fixé autour des figures du père Freud ou de la mère Bettelheim ne me satisfait plus... »

L'intitulé *Circonfession* c'est déjà un beau coup. Y glisser en sus « Prépuce et vérité », cela fait partie des sourires en coin de Jacques Derrida. J'entends aussi

Prépusévérité. Et aussi une variation sur *Dichtung und Wahrheit*, où Prépuce viendrait à la place de Poésie. Prépuce serait donc Poésie (au féminin) par rapport à Vérité et tiendrait, comme Dichtung, de l'invention, de la fiction. Alliance sérieuse et drôle de ce petit bout (de corps) et de ce « tout » (qui ne s'appréhende — jamais — que dans le langage)...

Prépuce et Vérité. P et V, encore un de ces couples dont il a le secret. Et tous les deux doués pour l'insaisissable et pour le sacrifice.

Attelage inattendu, à première lecture, mais ensuite cela se dévoile, ils se dévoilent.

À ce propos : ce que j'aime chez lui, c'est l'expression agile de la vérité — ou plutôt la course à la vérité, la façon dont sa pensée va toujours en corps vers les objets à penser dans leur flexibilité, la (ré)flexion, la façon dont tout est réfléchi (pensé et re-pensé en retour, etc.) ; et la façon dont il ne pense jamais debout à l'extérieur, mais en plongée, dans la spirale, pensant le monde dans le monde, en ne se séparant pas de la danse rapide ou immobile des êtres. Donc il pense « à la vérité », vers la vérité, grâce à « la vérité », qui est toujours entre — entre moi et toi.

Et à ce propos, j'ajoute : quand je dis « lui », je m'aperçois que je ne sépare pas « l'homme », comme on dit, de son écrit. C'est qu'il est un homme-qui-écrit. Un homme-qui-écrit n'est pas un homme, c'est un « homme » qui va devant lui-même, va vers le plus loin que lui-même, s'additionne, se mêle (se coupe).

Oui, plus nu, personne n'est plus nu. Nudité qui entraîne à repenser la question du caché et du travesti :

il est d'autant plus caché que plus nu, ce qui ne veut pas dire travesti. La véritable dissimulation, c'est le travesti. (Le travesti n'est pas seulement extérieur : il est intérieur. C'est du travesti intérieur qui se laisse voir, s'exhibe.) Toi tu n'es pas travesti, c'est pour cela que tu es caché. Lui est seulement caché, nu-caché, d'ailleurs il est caché nu exclusivement par un texte qui peut apparaître lisible ou illisible selon les états, les heures, les désirs, qui ne semble illisible que par l'effet de sa vitesse. Un texte qui roule avec une telle vélocité, je comprends qu'il puisse éblouir et faire effet de peau lumineuse. Oui, c'est la vitesse textuelle qui fait effet de ruse : à quel point tu es ailleurs au même instant, c'est que tu bats la langue comme un briquet, comme une pierre à feu, il en jaillit mille étincelles, es-tu celles-ci ou celui-là ? À l'instant, tu dis « mon aîné » de Pierre ton fils, et à l'instant, ton aîné, voici qu'il est ton aîné. Ça monte, ça descend en même temps. Attribution, possession, définition, tout file, tout est refilé. C'est le lot des habitants de la Langue.

La circoncision est dans la famille. *Circonfession* suit la circulation de la circoncision parmi ses membres. C'est une grande histoire de famille dont le texte fait mythe. Cette famille composée d'une manière très particulière, c'est bien la sienne, ce n'est pas la mienne. Il y a des personnages qui sont bien connus maintenant qu'ils sont passés au long des livres dans la mythologie de la lecture de notre époque. Je vois ici grandir la figure de sa mère (pas la mienne, pas la nôtre) associée à la mort et à la survie, la mère autour, au bord, auprès du chevet de laquelle va et vient le texte. Se demandant (toi, moi,

le texte) qui mourra le dernier. Qui aura la dernière mort, le dernier mot ? C'est une mère bouleversante, prophétique au-delà de la science des mots. (La mienne est aussi bouleversante mais tout autrement.) Ce qui m'apparaît de sa mère, à part le fait que c'est « une mère », et outre les scènes spécifiques mère-fils, c'est que finalement, dans ces scènes de circonfession, elle est la seule à être unique, à un seul exemplaire, si je ne me trompe, car les autres personnages de la famille ne sont pas à unique exemplaire, même si évidemment ils sont uniques à chaque instant. Et puis cette mère a la clé d'un moment décisif dans toute cette histoire : avec elle tu as toujours *et* jamais eu le dernier mot, puisqu'elle ne te parle pas ta langue, elle ne parle ni ne lit le derridien. Ta mère qui, en ne te reconnaissant pas : Jac-qui ? te reconnaît : Jackie. Elle qui est ta mère-qui. Comme dans cette phrase à la cinquantième période, si belle : « G., ma mère qui depuis toujours ne m'entend plus. » Et donc qui avant depuis toujours t'a entendu, un jour, une fois, alors, dans une autrefois légendaire, prénatale. Et qui porte ici pour nom la lettre G, partagée avec G. l'autre, Geoffrey. Et avec tout G. — ou j'ai. C'est à partir de « ma mère qui depuis toujours ne m'entend plus » que tu écris, et c'est à partir du départ de ta mère vers la mort que tu écris que tu ne sais pas si tu commenceras ou renonceras à écrire « à la mort de ma mère » au moment de, à la lumière de, à la force de, à destination de — tant est fort et noué le lien tissé de mort de mère d'incertitude qui tend le texte, toi qui écris sans savoir si tu as commencé, à écrire, ou à mourir, ou si ce n'est toi... et c'est aussi à partir de cette